

Morgarten et l'enseignement de l'histoire de la Suisse, en passant par Nahr-el-Kab

Autor(en): **Aerny, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **128 (1983)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MORGARTEN

et

l'enseignement de l'histoire de la Suisse, en passant par Nahr-el-Kab

**par le SC Francis Aerny, comptable à l'internement
pendant la mob et ancien instituteur**

Au lecteur :

L'essence de l'homme, c'est la différence, c'est-à-dire ce qui le distingue de son semblable. Abolir la différence, c'est réduire l'homme au rôle de termite. L'histoire est une branche essentielle quant à la formation du futur adulte. Elle le relie à son passé, lui fait comprendre l'utilité des institutions, lui donne le sentiment d'appartenir à une communauté locale, cantonale et fédérale. Elle l'amène à considérer cette somme d'expériences vécues, à la méditer, à en dégager les relations de cause à effet, à distinguer l'essentiel de l'accessoire, le permanent de l'accidentel. Elle prépare l'homme à assumer ses responsabilités de citoyen vivant en pays démocratique en le rendant attentif aux conséquences des décisions.

Ce rôle attribué à l'enseignement de l'histoire ne plaît pas à chacun. Des idées à la mode (nul n'ignore d'où souffle le vent de l'histoire) condamnent l'histoire événementielle en décrétant que c'est une «histoire-batailles» avec tout ce que cela sous-entend de péjoratif. L'histoire devrait être une étude des façons de vivre de

l'homme, de ses façons de sentir et de penser, des relations sociales. Les dates ne sont que du bourrage de crâne. Il suffit de réfléchir un peu pour voir où l'on entend nous mener avec de telles théories.

L'histoire des façons de vivre et de penser, des relations sociales n'est pas sans intérêt. Mais elle suppose la connaissance des événements qui, au cours des siècles, ont conditionné ces éléments. La date — point n'est besoin d'exagérer — est une référence. Il n'est pas inutile de se rendre compte que, lorsque la Cathédrale de Lausanne est consacrée en 1275, il y a cinq ans que Saint Louis est mort et qu'il faudra attendre encore seize ans pour assister à la signature du pacte d'alliance du 1^{er} août 1291. Prétendre remplacer l'histoire événementielle par de nouvelles conceptions, c'est vider l'histoire de sa substance essentielle et l'empêcher de remplir sa mission telle qu'elle a été définie.

A fin mai 1979, les organes de la coordination romande ont adopté de nouveaux programmes d'enseignement de l'histoire. Ces programmes sacrifient largement aux théories que nous dénonçons comme néfastes. Ce

qu'on a bien voulu laisser subsister d'histoire événementielle est plus un alibi qu'un correctif. Les lecteurs auraient tort de négliger ce qui se fait en matière scolaire. Ce n'est pas quand le mal est fait qu'il faut réagir; il est alors bien tard.

Si nous avons choisi de parler de Morgarten, c'est pour montrer, non les conséquences de cette victoire des Waldstätten, mais divers éléments découlant du déroulement du combat. Le lecteur pourra constater que Morgarten comporte plus d'une leçon.

Prologue

Chacun connaît le déroulement de ce combat livré le 15 novembre 1315: troncs d'arbres et blocs de rocher roulés sur la pente, efficacité des hallebardes schwytzoises, dérouté de l'armée habsbourgeoise. On peut relever en passant que cette fameuse armée autrichienne était essentiellement formée de combattants du sud de l'Allemagne et de la Suisse du Nord-Est, alors habsbourgeoise. On se glorifie de la disproportion des pertes. Les troupes autrichiennes qui comptaient environ deux mille chevaliers et plusieurs centaines de fantassins laissèrent sur le terrain mille cinq cents chevaliers et cinq cents fantassins (les chroniques de l'époque sont généralement d'accord avec ces chiffres). Quant aux Confédérés, ils auraient perdu une douzaine d'hommes. Cette disproportion a des causes précises qui ne tiennent pas à la valeur combattante des hommes. De plus, on ne peut

pas appeler cela un combat, mais un massacre de gens livrés sans défense à leurs ennemis.

Que s'est-il passé?

L'étude de la carte montre que la colonne des chevaliers suivie des gens de pied et des bagages (on avait même emporté des cordes pour ramener le bétail volé) devait longer le lac d'Ägeri en empruntant un sentier longeant de près la rive et bordé, de l'autre côté, par les pentes du Morgarten, pentes déclives et boisées. Le lac dépassé, le sentier débouchait sur une plaine marécageuse qui prolongeait le lac. Aussi le chemin serrait-il le pied du Morgarten dont les pentes se prolongeaient par des arêtes rocheuses en direction du marais. Le chemin franchissait aisément ces arêtes de faible hauteur par de courts défilés.

Un sentier de montagne n'a aucun rapport avec une autoroute. Vu la faible largeur du chemin, la colonne des chevaliers ne pouvait avancer qu'à deux de front. Compte tenu des distances qu'il faut observer en colonne quand on monte de fougueux étalons et des intervalles entre les lances*, la colonne devait s'étirer sur une longueur d'au moins trois kilomètres et demi. Aussi, quand l'avant-garde fut attaquée, les derniers rangs longeaient-ils encore le lac, suivis des gens de pied et des bagages. En outre, si la pente du terrain était relativement faible à l'extrémité sud du lac d'Ägeri (un peu moins de 20%), elle se relevait en direction du nord jusqu'à atteindre

40%, formant ainsi un goulet très étroit ne permettant aucune manœuvre. Les chariots transportant les bagages devaient occuper toute la largeur du chemin et se trouvaient dans la partie la plus resserrée du trajet. Dans la plaine marécageuse située au sud du lac, les arêtes formaient autant de goulets d'étranglement et masquaient la vue, ce qui facilitait une embuscade. Les chevaliers, pesamment armés, avec leurs longues lances, avaient besoin d'un terrain relativement uni et ferme pour manœuvrer à leur guise, sinon ils perdaient toute efficacité. Il en allait pour eux de même que pour les blindés actuels, comme l'a montré la guerre d'Indochine.

Le plan des Schwytzois est simple. Le gros de la troupe doit attaquer par surprise la tête de la colonne adverse au sortir d'un défilé coupant une arête et, pendant ce temps, deux détachements ont pour mission de semer le désordre dans la colonne des chevaliers en faisant rouler, dans des dévaloirs, blocs de rocher et troncs d'arbres, puis en exploitant la situation. Les chevaliers, à deux de front, sont en quelque sorte collés au chemin; à gauche, la pente boisée est quasi impraticable pour eux et, à droite, le terrain n'est pas assez solide pour qu'ils puissent s'y engager. Leurs lances sont inutiles. Les Schwytzois attaquent de haut en bas et leurs hallebardes sont plus longues que les épées ou les haches d'arme des chevaliers. C'est une arme fort bien conçue

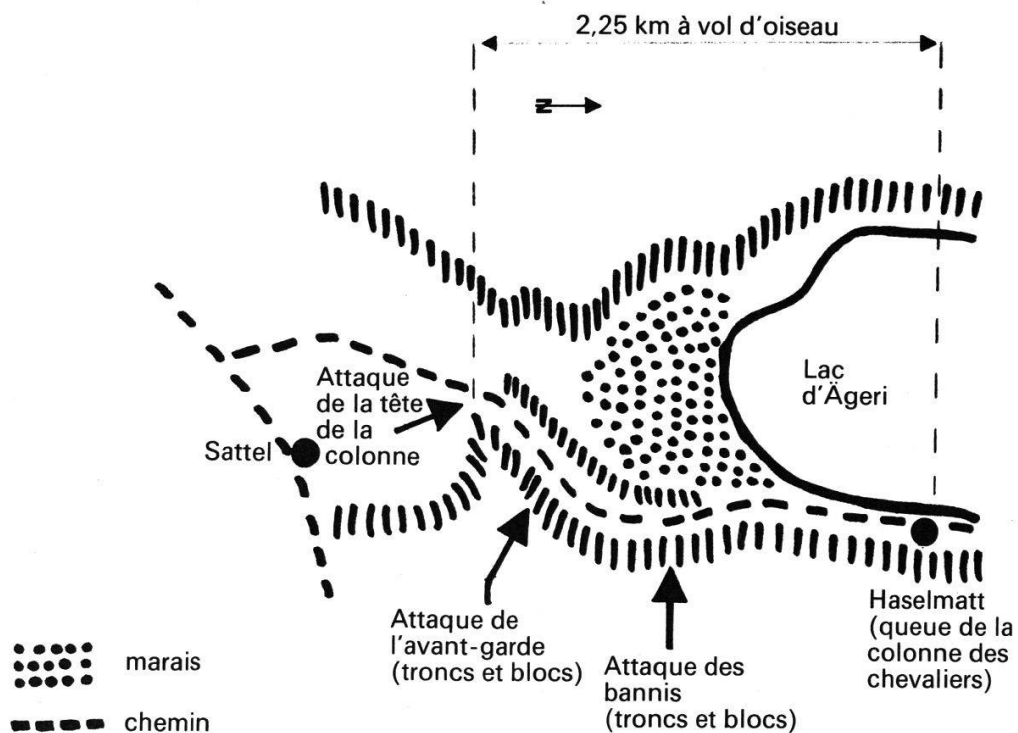
que la hallebarde. Sa pointe tient lieu de pique, son crochet permet de désarçonner les cavaliers, et sa hache, maniée par des bras vigoureux, est capable de fendre n'importe quelle armure. Cette partie comprend un noyau d'acier très dur enrobé de fer doux afin d'éviter que le tranchant soit ébréché par le choc.

Attaqués dans de telles conditions, les chevaliers étaient impuissants; ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Seulement, le chemin était occupé dans toute sa largeur par la suite de la colonne et, à maints endroits, il était impossible de s'en écarter; en outre, le désordre qui régnait dans la colonne ne facilitait pas la fuite. Passer signifiait passer par-dessus ses compagnons d'armes et bien des Autrichiens s'entre-tuèrent. On peut penser que la plupart des gens de pied qui périrent, environ cinq cents, furent tués de cette façon. Ceux qui s'écartèrent du chemin s'enlisèrent ou se noyèrent. Quant aux Schwytzois, sachant ce qui les attendait en cas de défaite, ils ne s'embarrassèrent pas de prisonniers à rançonner. Ils massacrèrent tout ce qui leur tombait sous la main. Dans de telles conditions, l'issue du combat était fatale et la disproportion des pertes est compréhensible. Ce ne fut pas une bataille rangée, mais un massacre de gens incapables de se défendre avec quelque efficacité.

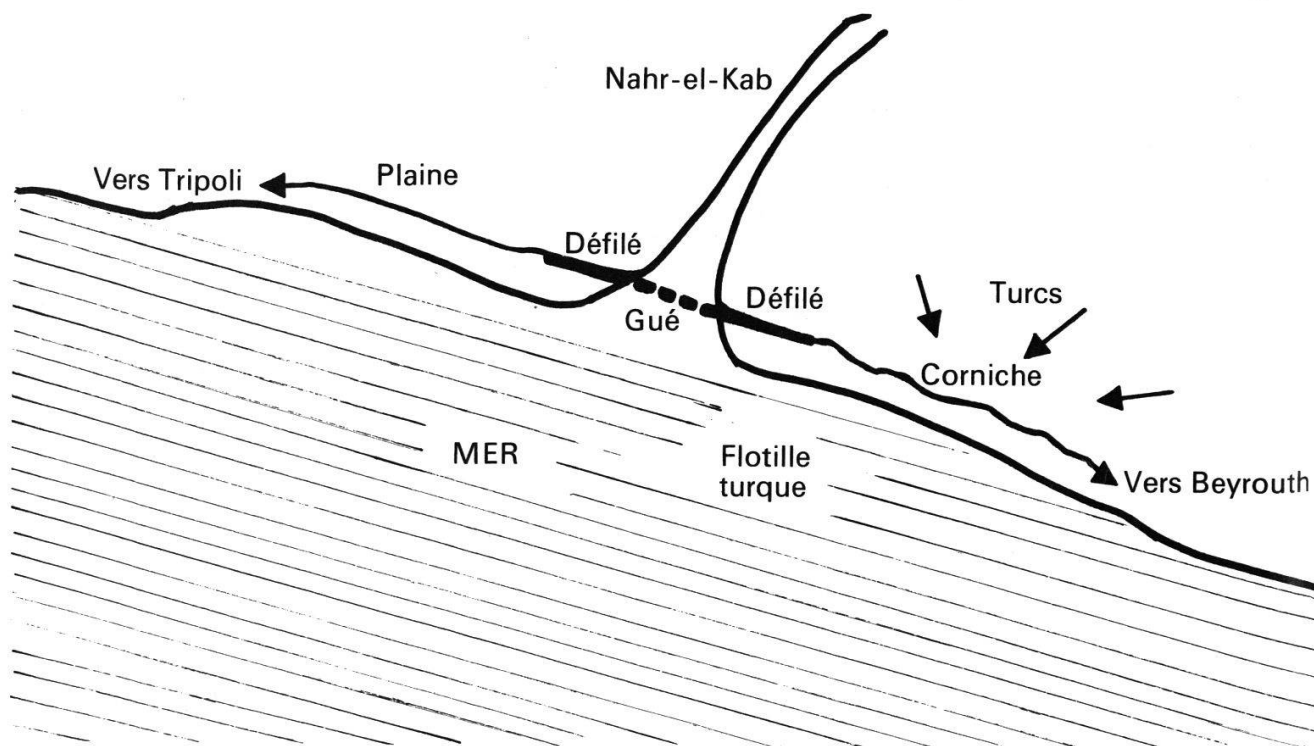
Les fautes commises

Cette cuisante et lourde défaite habsbourgeoise était-elle inévitable?

Pente du Morgarten



Comme l'auteur voit Nahr-el-Kab, d'après les chroniqueurs.



De Zoug, où il avait concentré ses troupes, le duc Léopold pouvait attaquer Schwytz en passant par Arth afin de déboucher sur la plaine schwytoise où les chevaliers auraient pu manœuvrer à leur aise. Mais le duc n'ignorait pas que ses ennemis avaient élevé des fortifications pour empêcher le passage et massé leurs troupes dans la région. Il voulut bénéficier d'un effet de surprise en attaquant où il n'était pas attendu, tout en tournant la défense schwytoise et en la prenant à revers. Mais les Schwytzois avaient un excellent service de renseignements; ils furent avertis à temps des projets de leurs adversaires et purent agir en conséquence. De plus, ils surent choisir leur terrain et adopter la tactique la plus propre à annihiler la supériorité en nombre et en armement de leurs ennemis. La faute capitale du duc Léopold, c'est de ne pas avoir fait éclairer sa route et de ne pas avoir échelonné ses troupes en ménageant des intervalles suffisants entre les groupes. Il a sous-estimé son adversaire; Morgarten est en quelque sorte la présomption punie. Le fait de s'être muni de cordes montre bien qu'on était certain de triompher sans peine. On comprendra mieux l'erreur capitale du duc en comparant ce qui s'est passé à Morgarten avec un autre affrontement se déroulant dans des conditions semblables, mais avec une conclusion fort différente.

Le combat de Nahr-el-Kab

C'était en l'an 1100, au temps des

croisades. Godefroi de Bouillon venait de mourir et son frère cadet, Baudouin de Boulogne, qui dirigeait le comté d'Edesse, quitta aussitôt sa ville d'Edesse pour aller à Jérusalem revendiquer la succession de son frère. Quand il arriva à Tripoli, il n'avait, pour l'accompagner, que 160 chevaliers et 500 gens de pied. Or le souverain turc Seldjoukide de Damas avait résolu de tendre une embuscade à la petite troupe entre Tripoli et Beyrouth. Près de l'embouchure du Nahr-el-Kab, le chemin traversait un étroit défilé puis, le fleuve franchi, devenait une étroite corniche sur environ cinq cents mètres avec la montagne abrupte d'un côté et la mer en contre-bas de l'autre. Comme à Morgarten, les Turcs attendirent pour se démasquer que la colonne ennemie fût bien engagée sur la corniche étroite, la tête débouchant sur un site plus large. On retrouve donc des conditions semblables à Nahr-el-Kab et à Morgarten, à une différence près: ce sont les musulmans qui possèdent la supériorité numérique. Ce désavantage présente toutefois un côté positif: cent soixante chevaliers manœuvrent plus aisément que deux mille dans un espace resserré.

Les Turcs attaquèrent donc vigoureusement la tête de la colonne chrétienne tandis qu'une flotille faisait pleuvoir une grêle de flèches sur les chevaliers. Baudouin tenta en vain la percée puis, la nuit tombant, il ordonna la retraite jusqu'au bord du fleuve. Elle put se dérouler en bon

ordre, car la colonne avait maintenu des espaces suffisants entre les chevaliers, les gens de pied et les bagages, et l'avant-garde, devenue arrière-garde, résistait pied à pied, ce qui était rendu plus facile par l'étréouissement de la corniche. La nuit venant, les Turcs n'insistèrent pas. Le lendemain matin, Baudouin renvoya les bagages suffisamment en arrière et, avec sa petite troupe, continua la retraite en s'engageant dans le défilé. Voyant cela, les Turcs s'élançèrent à la poursuite, escadron par escadron. Mais les chevaliers les attendaient à la sortie du défilé. Ils leur infligèrent de telles pertes que les Turcs abandonnèrent le terrain et Baudouin put reprendre sa marche sur Jérusalem sans être inquiété. En comparant ces deux rencontres, Morgarten et Nahr-el-Kab, on se rend mieux compte des erreurs commises par le duc Léopold d'Autriche.

Conclusion

Faut-il encore enseigner l'«histoire-batailles»? Nous répondrons sans hésiter par l'affirmative. A onze ans, l'enfant aime l'aventure, et le récit de Morgarten suscite un vif intérêt chez lui. Etant intéressé, il consentira volontiers un effort pour aller au-delà du simple récit et participer, par ses observations et remarques, à l'élaboration de la partie la plus importante de la leçon. Cela lui ouvrira des horizons nouveaux, lui fera découvrir quelques vérités. Une telle leçon sera à la fois enrichissante et éducative pour lui, tout en ne créant aucun état d'esprit hostile à l'égard du peuple autrichien. Chacun de nous a appris les luttes que la jeune Confédération a dû livrer contre l'Autriche, mais cela n'a laissé aucune trace d'animosité envers ce pays. Prétendre le contraire est littérature.

F. Ae.

* La lance est une unité comprenant un chevalier et ses suivants. Sa formation a varié au cours du moyen âge. La lance classique comprenait de 6 à 10 cavaliers (chevalier, valet, coutilier, archers).

Dans la Revue « Etudes et Documents »

**suite d'une monographie sur
« LE FEU »**

L'an passé, le lieutenant D. de Buman présentait le premier volet de cette monographie (RMS n° 7-8/1982, page 346) due à l'initiative du colonel EMG D. Reichel.

Son deuxième fascicule vient de paraître, nous conduisant des batailles de la Révolution au cœur de l'épopée bonapartienne. Comme le disait en conclusion notre commentateur, « de très bonnes variations sur un thème intéressant ». Cela reste vrai et passionnant.

« *Le Feu (II)* » peut s'obtenir sans autre auprès du Service Historique de l'Armée, Bibliothèque militaire fédérale, 3003 Berne.